passerait mille fois les besoins de l'humanité. Les Arabes sous ce rapport n'agissent pas mieux que vous. Nous tant que nous sommes, nous gaspillons indignement les bienfaits de Dieu. Quand il nous rappelle à la sagesse par le retour des sécheresses ou des inondations, il se montre trop bon ; s'il nous abandonnait, ce ne serait que justice.

— Les peuples civilisés, repliqua le jeune français, donnent un admirable exemple de la sagesse dont tu parles. Vois leurs arts, vois leur inépuisable industrie. Tu n'as jamais étudié, sans doute, la merveilleuse activité de nos villes industrielles.

— Hélas ! reprit le vieillard, quel aveuglement est donc le tien ? votre industrie, eh ! que produit-elle si non un douloureux cancer qui va toujours creusant le corps malade qu'il dévore. Quel spectacle plus désolant que celui de vos villes manufacturières ? Chacune de ces inventions dont vous êtes si fiers fait autant de ravages qu'une décharge de votre artillerie sur les masses désordonnées d'une armée en déroute. Pas une d'elles qui ne couche par terre, à son apparition, des milliers de malheureux ! Cependant on les accueille avec transport, et, plus elles se multiplient, plus le nombre des victimes augmente. Le commerce, qui ne devrait être qu'un simple échange de valeurs et de produits, est devenu un brigandage organisé dans lequel les procédés les plus immoraux sont des actes légitimes. Tiens, laissons cela. Fume plutôt avec moi un peu de notre tabac ; il vaut mieux que celui de ton pays. Ali, prête un instant ta longue pipe au français ! —

Le jeune arabe obéit, garnit la pipe, l'alluma et l'offrit à l'officier.

Pendant ce temps les cavaliers bédouins allaient et venaient, s'avançaient puis retournaient sur leurs pas, mais gagnaient insensiblement du terrain. Ils semblaient observer le pays, et n'avaient pas encore aperçu le petit groupe où la barbarie, ainsi que nous disons en Europe, plaidait contre la civilisation.